BnF Gallica

Mémoire pour le sexe féminin contre le sexe masculin ([Reprod.]) / par madame ***

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Gacon-Dufour, Marie Armande Jeanne (1753-1835). Auteur du texte. Mémoire pour le sexe féminin contre le sexe masculin ([Reprod.]) / par madame ***. 1787.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

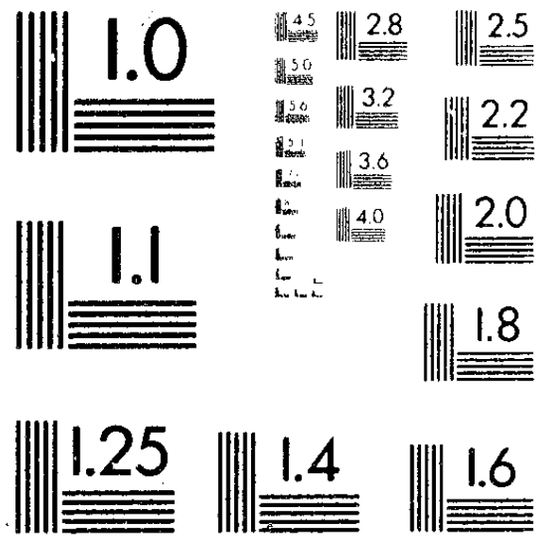
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

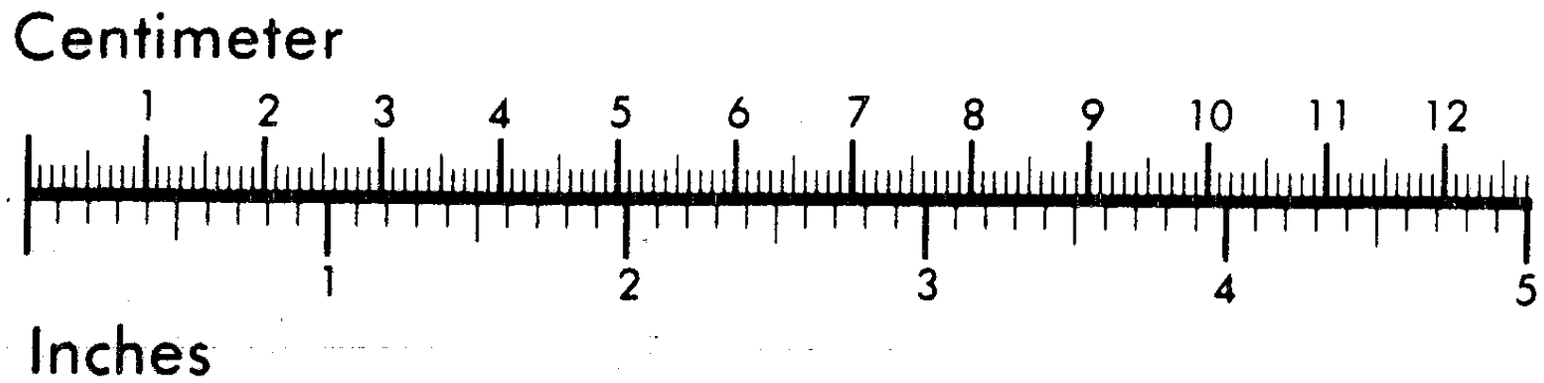
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

20×

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART
NBS - 1010a
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

THE FRENCH REVOLUTION RESEARCH COLLECTION

LES ARCHIVES DE LA REVOLUTION FRANÇAISE

MÉMOIRE

POUR

LE SEXE FÉMININ,

CONTRE

LE SEXE MASCULIN.

*Par Madame ****

Du respect pour le Sexe, ou je romps avec vous :
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.

BARTHE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez ROYEZ, Quai des Augustins;
à la descente du Pont-Neuf.

MÉMOIRE

POUR LE SEXE FÉMININ,

CONTRE LE SEXE MASCULIN.

En présence du Chevalier DE FEUCHER.

QUESTION:

A qui est due la corruption des mœurs? Est-ce aux Femmes? Est-ce aux Hommes?

TOUTES tant que nous sommes, nous savons très-bien les raisons particulieres pour lesquelles Juvenal, Boileau, Moliere & Labruyere se sont déchaînés

contre nous. Pourquoi le Chevalier de Feucher ose-t-il imiter leur conduite, tant reprochée par tous les autres hommes, quoique cependant ces Auteurs eussent pu être excusés à certains égards? C'est, autant que j'ai pu le démêler dans son cahos, parce que le goût, les sciences & les arts sont tombés *dans ce siecle, que les Grands-Hommes de nos jours ont appellé modestement le siecle philosophe ;* c'est parce que c'est à nous qu'est due cette décadence, *dont nos sublimes penseurs, toujours dans les Cieux, n'auroient jamais osé nous soupçonner d'être la cause bien puissante & très-proche, nous à qui presque tous doivent leur renommée :* quel amphigouri! Oui, c'est parce qu'ils *ont cru ou feint de nous croire dépositaires de cette flamme céleste qui embrasa les Homere, les Pindare, les Zaleucus ; que par un doux retour, il nous ont louées, divinisées, consultées, n'étudiant, n'écrivant, n'inventant que pour nous, & que*

de ce puérile orgueil découlent tous les maux qui inondent les hommes : quel galimathias double ! C'eſt à cauſe de tout cela que le Chevalier de Feucher ſe déchaîne contre nous ; c'eſt cette belle thèſe inintelligible qu'il s'eſt propoſée, qui lui donne lieu de déclamer à tue-tête, & de vomir contre nous les injures les plus groſſieres que ſon eſprit *ſublime & digne de l'immortalité*, a pû lui faire trouver.

S'il a voulu dire que c'eſt parce que les Auteurs de nos jours nous ont louées ſans ceſſe (l'on ſait, grand Dieu ! que depuis long-temps cette mode eſt paſſée), que le goût, les ſciences & les arts ſont tombés : aſſurément, rien n'eſt plus abſurde & plus injuſte. Dans le commencement de ce ſiecle, & dans les ſiecles précédens, les Auteurs nous louoient, nous célébroient : preſque tous les Ouvrages avoient notre ſexe en vue ; & le goût, les ſciences & les

arts ne tomboient pas. Ne ſont-ils pas tombés, au contraire, parce que, depuis quarante ans, on a moins cherché à nous plaire ?

Si, plutôt, penſant à ce vers de Gilbert,

« Et la chûte des arts ſuit la perte des mœurs »,

il a voulu dire que nous avons corrompu les mœurs; que nous les avons perdues, & que de cette perte s'eſt enſuivie celle du goût, des ſciences & des arts (& ſa longue diatribe, autant que j'ai pu m'en convaincre, à force de m'obſtiner à lui trouver quelque ſens, m'a fait préſumer que c'étoit-là ſa ſeule intention), rien n'eſt encore plus abſurde & plus inepte. Je vais le prouver.

Je ne m'appliquerai point à le ſuivre pied-à-pied dans ſa marche, à nous juſtifier de toutes ſes inculpations, à répondre à toutes ſes injures; j'aurois

à dévorer trop de redites, trop de défauts d'ordre, trop d'obſcurités, trop de confuſion & trop d'inconſéquences; j'aurois à me plaindre de ne trouver aucunes raiſons plauſibles & concluantes; & puis, je ne lui dois, pour tous ces défauts & pour toutes ſes injures, que du mépris ou de la pitié : je me renfermerai ſtrictement dans ma thèſe : rien n'eſt plus abſurde que de dire que c'eſt nous qui avons corrompu les mœurs.

J'entre en matiere.

De deux êtres réunis, dont l'un eſt doué de génie, de prudence & de force, & dont l'autre eſt doué d'eſprit & d'adreſſe, celui-là auroit indubitablement corrompu l'autre, qui pouvant toujours oppoſer le génie à l'eſprit, le génie & la force à l'adreſſe, le génie, la prudence & la force, à l'eſprit & à l'adreſſe, auroit laiſſé vaincre tantôt

le génie par l'esprit, tantôt le génie & la force par l'adresse, & tantôt le génie, la prudence & la force, par l'esprit & par l'adresse; parce qu'alors il auroit interverti l'ordre de la nature, & que de ce premier mal, seroit nécessairement découlé le second.

Mais, de ces deux êtres, celui-là qui, malgré son génie & sa prudence, n'a pas su voir qu'il devoit l'exemple de régularité, de décence, & même de pudeur, & qui le premier a affiché le libertinage, a nécessairement corrompu l'autre.

Il n'y a pas de doute que ce ne soit l'homme qui ait laissé vaincre le génie, la prudence & la force, par l'esprit & l'adresse, & qui le premier ait affiché le libertinage; & la preuve va suivre: il n'y a donc pas de doute que ce ne soit lui qui ait corrompu la femme.

Il seroit impossible que la femme eût

la premiere affiché le libertinage, & qu'elle eût corrompu l'homme : la pudeur, naturelle à notre ſexe, s'y ſeroit continuellement oppoſée. Cette pudeur ne ſe perd jamais, que lorſque l'homme l'a attaquée par des aſſauts violens & multipliés, que lorſqu'il l'a couverte de ridicule, & qu'il a fait fouler aux pieds, à la femme, la réſerve que cette pudeur lui impoſe (& que les hommes devroient bien s'appliquer à entretenir). Les préjugés, les opinions reçues, dont les hommes accablent notre ſexe, ſe ſeroient également oppoſés à ce que ce fût lui qui eût corrompu l'autre.

Qu'eſt-ce qui retient l'homme dans ſes actions ? Qu'eſt-ce qui l'y auroit retenu ? Il fait continuellement parade de ſes débauches, il compte & nomme hautement tous les momens & tous les objets de ſes jouiſſances ; rien ne l'arrête.

Je ne prends pas ; pour établir l'impossibilité de corruption de la part de la femme, la société des deux sexes dans son origine ; & je ne dis pas que l'exemple s'étant propagé, notre sexe est corrompu d'ancienne date, & que c'est presque pour lui une habitude de corruption : non, je prends cette société au moment actuel, & je dis qu'encore aujourd'hui notre sexe ne se corrompt jamais que par l'autre.

Si quelques femmes, dans un âge avancé, en ont corrompu d'autres, ainsi que le dit le Chevalier de Feucher, ces femmes avoient été corrompues depuis long-temps par des hommes, & l'habitude du vice les avoit rendues plus hardies dans le crime : elles n'eussent jamais eu autant d'audace, si des hommes, corrupteurs méprisables, n'avoient cherché à les assimiler à eux.

Me forcera-t-on d'employer des

raiſons devenues triviales à force d'être connues de tout le monde, & ſerai-je contrainte de traiter encore aujourd'hui une queſtion, toujours décidée en faveur de notre ſexe, & que l'on auroit cru ne devoir plus paroître ? Et par qui eſt renouvellée cette queſtion ? Par un Chevalier François ! par un homme dont la miſſion étoit de nous défendre ! Ah ! oui, ſans doute, les mœurs ſont bien corrompues !

Notre ſexe a des paſſions, a des défauts, a des vices, je n'en diſconviens pas ; mais s'ils n'étoient pas mis en mouvement par ceux des hommes, s'ils ne recevoient point de développemens par eux, je le répete, notre pudeur naturelle nous retiendroit. Ne faut-il pas que les paſſions, les défauts, les vices des hommes, ſoient bien plus grands que ceux des femmes, puiſque ce ſont eux qui les développent ? N'eſt-ce pas un corps plus

fort qui en met un plus foible en mouvement ? Pour que ce fût le dernier qui y mît le premier, il faudroit qu'il fût élancé par un corps plus puissant que les deux ensemble. Or, en présence de ces passions, de ces vices des deux sexes, il n'y a pas de corps plus fort qui élance les passions, les vices des femmes contre ceux des hommes, & qui forcent ceux-ci à recevoir le mouvement : ce sont donc ceux des hommes qui le donnent à ceux des femmes, parce qu'ils sont les plus grands & les plus forts.

Ce que je viens de dire pourroit servir à décider cette question : lequel des deux sexes est le meilleur relativement ?

Les anciens soutenoient que c'étoit Momus qui avoit formé & créé l'homme, & ils disoient que lorsque les Dieux virent son ouvrage, ils éclaterent de rire, tant ils le trouverent

ridicule : cependant, chez les anciens, l'homme n'avoit point eu l'audace de dire que c'étoit la femme qui l'avoit corrompu : il se le trouve tellement aujourd'hui, qu'il a horreur de lui-même ; & comme, pour se disculper, il a pris l'habitude de nous accuser, il nous accuse encore de ce mal.

Pour que l'on pût admettre que la femme a corrompu l'homme, comment ? lorsqu'il a tant de supériorité : est-ce en irritant en lui le desir de la posséder ? Je voudrois qu'il osât le soutenir. Pour qu'on pût l'admettre, dis-je, il faudroit supposer qu'indépendamment de notre pudeur naturelle, de la réserve qu'elle nous impose, & des opinions reçues, qui nous feront toujours craindre la honte & le mépris, notre sexe n'a aucune vertu. Personne ne doute qu'il n'en ait, & que la pudeur même étant perdue, quoique, chez beaucoup, sa perte cause

le plus grand ſcandale & le plus grand déſordre, il ne reſte à toutes ces femmes encore bien des vertus.

Le Chevalier de Feucher, par ſon attention à n'en détailler aucunes, par ſon choix à les offuſquer toutes par des vices donr il a fait une longue liſte, & dont il nous a chargées, a cherché à faire croire que nous n'en avions pas, ou ſi peu, qu'elles ne méritoient pas l'honneur d'être citées; mais, pour nos défauts, qu'il a tranſformés en vices, il a bien mis de l'exactitude à les énumérer; & pour mieux les faire reſſortir, il a rapporté des exemples par leſquels il s'imagine juſtifier ſes aſſertions hardies.

Etrange maniere de juger d'un ſexe, que de juger par tels ou tels membres monſtrueux qui le déshonorent! maniere plus étrange de le juger par des exemples! Des exemples ſont-ils des principes? Mais ce n'eſt-là qu'une des

plus petites inconséquences du Chevalier de Feucher.

Les hommes voudroient-ils que nous jugeassions de leur sexe par les plus lâches, les plus infâmes assassins, les plus exécrables parricides, les plus stupides & les plus féroces tyrans ? Oui, il y a eu des femmes coupables de tous les crimes; il y a eu des Jesabel, des Olympie, des Lucile, des Livie, des Frédégonde, des Catherine de Médicis; ces femmes ne composent pas tout le sexe : mais il y a eu des millions d'hommes au moins aussi sanguinaires, aussi monstrueux; si je voulois les citer, je remplirois cinquante pages de noms plus exécrables les uns que les autres; & ces millions d'hommes ne composent pas non plus tout le sexe.

Si notre sexe a des passions, des défauts & des vices, il a aussi des qualités. Détaillons en quelques-unes. Le Chevalier de Feucher n'a parlé de nous

que pour avoir occasion de nous reprocher nos défauts : lorsque j'en parle, il doit bien m'être permis de citer nos vertus.

A l'âge de sept à huit ans, instruites par nos meres de la différence de notre sexe d'avec celui des hommes, c'est à-dire, entendant, au nom de petite fille ou de mademoiselle, que nous ne sommes point des petits garçons ou des messieurs, nous commençons à être réservées dans nos jeux, dans nos discours, à être composées dans notre marche, à baisser les yeux, à rougir même, si l'on nous regarde avec affection, ou seulement avec affectation. C'est alors que naît le sentiment intime de notre pudeur, & non celui de la fausseté, comme le dit notre Antagoniste.

A quinze ans, ce sentiment intime est accru au plus haut degré ; il a acquis la plus grande force : c'est un rempart

presqu'invincible, que la nature nous a donné pour nous défendre de nous-mêmes, comme elle nous a donné les graces & les charmes, pour nous défendre de la force ouverte des hommes. Combien de ruses il faut qu'ils emploient auparavant de nous dégrader !

Jusqu'à quinze ans nous avons été peu capables de vertus, parce que nous avons peu été dans le monde, que notre sensibilité seule pour les malheureux a pu être exercée ; & jusqu'à cet âge, nous avons été absolument incapables de passions, de défauts & de vices.

Depuis quinze ans jusqu'à vingt, nous avons à combattre avec la plus grande force & le plus grand courage, les idées de toutes les sortes qui cherchent à naître ; nous sommes heureuses alors d'avoir le sentiment insurmontable de la pudeur, pour nous aider dans nos combats contre nous-mêmes. Ce

ſentiment eſt tel, qu'il donne la mort à beaucoup de femmes, plutôt que de ſe démentir.

Une jeune Demoiſelle de dix ſept ans, plus belle que Vénus, & plus chaſte que belle, avoit vu un jeune homme de vingt-cinq, rendu fort intéreſſant par une tendre mélancolie qui régnoit ſur tous ſes traits : elle l'avoit vu ; elle avoit bientôt pris toutes ſes affections ; elle étoit devenue plus ſombre, plus mélancolique que lui, s'il étoit poſſible. La cauſe de leurs affections n'étoit pas la même ; mais elle étoit pour la jeune Demoiſelle au moins auſſi funeſte : que dis-je ? elle l'étoit peut-être davantage, puiſqu'à un attendriſſement continuel, elle ajoutoit les feux d'un amour ſecret, feux terribles qui ont beſoin de s'échapper, & qui ſe concentrent, qui bruiſſent & bouillonnent ſans ceſſe dans l'ame, & qui la conſument long-temps avant que

d'éclater : comme les feux d'un volcan profond, qui, avant de faire leur explosion au dehors, brûlent toutes les terres qui les environnent dans leur centre, agitent toutes les matieres, toutes les pierres qu'ils rencontrent ; les enlevent, les font tournoyer, les font bruyer avec fracas, & les précipitent dans les abymes, ou, après leur explosion, les lancent en l'air avec force, & les envoient jetter l'épouvante dans les pays voisins.

Cette jeune Demoiselle mouroit d'amour pour ce jeune homme ; elle mouroit, & elle se taisoit : rien, non rien ne pouvoit lui arracher son secret. Mere, sœur, amie, personne ne pouvoit gagner sa confiance ; elle se taisoit. Conseils, instances, prieres, suppliques, toutes les ressources d'un esprit consolateur étoient inutiles : elle se taisoit, elle se croyoit une victime dévouée à toutes les fureurs de l'amour :

elle apprit la mort de ſon Amant, elle mourut.

Si elle eût été de l'autre ſexe, elle n'eût point été contenue par tant de pudeur ; elle n'eût pas craint la honte dont nous ſommes toutes convaincues que nous ſerons accablées ; elle eût avoué la cauſe de ſon mal, & elle ne feroit point morte.

Pendant ce temps où nous avons tant à combattre, nous ſommes les êtres les plus ſenſibles. Si les cruautés, les férocités commiſes par les hommes, ne nous tranſportent pas d'indignation, comme elles tranſportent ordinairement les jeunes hommes qui la laiſſent éclater & bientôt s'évaporer, elles nous affectent ſecrétement juſqu'à nous donner la mort. Il ne faut, pour en juger, que voir les impreſſions que font ſur les jeunes Demoiſelles les récits de tels malheurs ou de telles cruautés ; il ne faut que voir combien elles en frémiſ-

ſent, & dans quel anéantiſſement elles tombent ſouvent.

Un jour, dans une compagnie où ſe trouvoit une jeune perſonne très-ſenſible, on liſoit la charmante hiſtoire d'*Epicaris*, qui fait partie des œuvres de l'Abbé de St. Réal : lorſqu'on en fut au paſſage déchirant, qui repréſente cette jeune infortunée entre les mains des bourreaux, animés par le barbare Tiyellis, la jeune demoiſelle s'évanouit; on voulut lui donner des ſecours, mais on la trouva morte.

Si elle eût été de l'autre ſexe, elle eût pu s'attendrir, verſer des larmes, ſanglotter même, mais elle ne fût pas morte, plus que M. l'*Huilier*, à qui ſa main avoit été promiſe, & de qui l'on a appris l'anecdote.

L'extrême ſenſibilité qui nous affecte de la ſorte, rend notre ſexe ſi compatiſſant que, au péril de ſa vie, il veut arracher au malheur tout être qui eſt

expoſé. Elle lui donne un courage dont les hommes, excepté deux ou trois êtres privilégiés, ne ſont ſûrement pas doués.

Une bête carnaciere, qu'on a ſu être un loup de la grande eſpece, s'étoit caché dans un champ enſemencé en ſeigle, dans la paroiſſe de Caillonel, près de Chauny, & avoit enlevé un enfant de onze ans : auſſi-tôt une fille de cette paroiſſe, *Marie-Anne Bara*, âgée de dix-neuf ans, attirée par les cris de la mere de l'enfant, court ſeule & ſans armes, EN PRÉSENCE DE PLUSIEURS HOMMES QUI N'OSENT LA SUIVRE : elle atteint la bête, la combat, la pourſuit au travers un marais, franchit, comme elle, un foſſé, l'atteint de nouveau, lui arrache enfin ſa proie de la gueule, emporte l'enfant encore tout palpitant, & le rend à ſa mere; mais malheureuſement l'enfant étoit mort, quoique ſon corps fût encore tout entier.

Un enfant nommé *Antoine Michon*, âgé de neuf ans, se rendoit de Chessy au hameau de Courbeville (dans le Lyonnois) il étoit contraint de traverser la riviere d'Azergue, sur une planche de la largueur de quinze pouces, qui n'avoit point de garde-fous, cette riviere venoit d'être augmentée considérablement par un violent orage. A peine l'enfant fut-il au milieu de la planche, que le pied lui ayant manqué, il tomba dans la riviere, qui l'entraîna avec rapidité, ses cris furent entendus par trois jeunes filles occupées près de là à arracher de l'herbe, elles coururent au bord de l'eau pour lui tendre des secours. L'une d'elle, nommée *Marguerite Rellieu*, âgée de treize ans, arriva la premiere. Elle appeloit du secours, il ne venoit pas; elle veut se précipiter dans les flots pour sauver son jeune compatriote. La mere de cette fille, qui survient, & qui craignoit de la voir

périr, veut par ſes cris & ſes menaces arrêter ſes mouvemens. La fille ſuit de ſes yeux, & en courant de toutes ſes forces, le malheureux enfant, l'eſpace de deux cent pas. Enfin ne voyant paroître perſonne plus fort qu'elle, appercevant que la victime diſparoiſſoit de tems en tems de deſſus la ſurface, elle brave le danger & les alarmes de ſa mere, elle s'élance dans l'eau, & étendant la main, elle ſaiſit l'enfant par les cheveux, & l'amene à bord; déjà il étoit ſans poulx, & ſans mouvement. Il fut néanmoins rappellé à la vie, au moyens de ſels qui lui furent adminiſtrés par une perſonne du voiſinage.

Léopold, c'eſt à toi que je le demande : Marguerite Rellieu, AGÉE DE TREIZE ANS, te fut-elle inférieure ? Son action ſera peut-être ignorée : les hommes, les hommes ſi vains, & ſi empreſſés de ſe célébrer mutuellement à la premiere bonne action (elles ſont ſi rares

de

de leur part) se croyoient humiliés de faire en son honneur une ode, ou quelqu'autre poëme laudatif.

La pudeur, la sensibilité, la compassion, le courage, sont des vertus qui éclatent en nous, depuis douze ans jusqu'à vingt ; je viens d'en citer des exemples assez frappans, & j'en citerais encore cent pareils, si je voulois faire ici un recueil d'anecdotes, mais ils ne sont pas les seules vertus que nous montrions à cet âge. Quel homme a plus de charité que nous pour les pauvres ? Quel homme a plus d'attendrissement pour les malades, & leur donne plus de soins ? Le Chevalier de Feucher me demanderoit-il des exemples ? Ces qualités nous étoient accordées par J. J. Rousseau, de l'autorité duquel il s'appuie : qu'il le consulte dans son Emile ; il verra ce que Jean-Jacques dit en parlant de Sophie, & de l'attention qu'elle apporte à soute-

nir doucement les membres *en doloires* du vieillard qu'elle va visiter, soigner & panser.

Toutes les vertus que je viens de prouver que notre sexe possédoit, les trouveroit-on au même degré dans les jeunes-hommes? A l'exception de la sensibilité, qui est la vertu particuliere du jeune âge, trouveroit-on chez eux les autres vertus? Et encore de quoi sert à la société la sensibilité de ces jeunes gens? Parlez-leur de pudeur, ils vous diront effrontément que c'est une vertu nécessaire aux petites filles & aux capucins; que pour eux ils mourroient de honte s'ils en avoient.

Ces jeunes gens, qui sont plus près de la nature que tous les autres, qui ne sont point encore entiérement dépravés & corrompus par la société, dans laquelle ils ont été peu reçus, par cet aveu que la pudeur est nécessaire aux petites-filles, reconnoissent

& forçent tous les autres de reconnoître que c'eſt notre vertu propre.

Parlez leur de compaſſion, ils vous répondent que c'eſt un ſentiment triſte & douloureux.

Si vous leur parlez de courage, ils vous avouent tout de ſuite qu'ils ſont braves : ces bons jeunes gens ne voient alors dans le courage que cette imbécile précipitation à courir à un duel ; & non cette vertu qui a animé l'immortelle Marguerite Rellieu.

Ne riſquez pas de leur parler de charité, vous courriez le danger de les entendre s'écrier ſottement : avons nous trop d'argent pour nos plaiſirs? Des jeunes gens n'ont-ils pas toujours des beſoins ? Et nos maîtreſſes ? Et nos habits ? Et nos chevaux ?

Leur ſenſibilité, qui nous eſt commune, & que nous portons bien plus loin qu'eux, eſt donc nulle & ſans effet

pour le reſte de la ſociété, elle eſt purement paſſive.

Qu'on leur objecte que toutes ces vertus ſe trouvent dans les jeunes demoiſelles, ils déclarent ingénument qu'il ne leur en vient pas, qu'au ſurplus, ils n'ont pas comme eux les cauſes de diſtractions, & les cauſes de dépenſes, & qu'il ne faut pas s'étonner ſi elles ſont auſſi reſervées.

Quels pourroient être nos défauts juſqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans? La coquetterie? & quelle coquetterie? Mais celui-là ſeroit indifférent, parce qu'il ne tendroit qu'à être agréable, & à convenir dans la ſociété, & qu'il ne produiroit aucun mal; je n'en vois point d'autre. Que le Chevalier de Faucher penſe toujours que je ne parle point ici de ces filles débauchées, qui ne le ſont pourtant devenues que parce qu'elles ont été corrompues, & rendues telles par les hommes,

Le Chevalier de Faucher a dit, appuyé ou supposé, appuyé de J. J. Rousseau, que nous ne savons ni aimer ni décrire l'amour, & que nous n'avions que des sens ou de l'orgueil; il ne nous fera pas conséquemment le reproche d'être amoureuse : je dis le reproche, parce que la passion de l'amour n'est point une vertu aux yeux de tout le monde. Mais comme ce Chevalier nous ôte un vice ou un défaut, ou une vertu (l'amour) pour nous prêter un crime, celui de n'avoir que des sens, & qu'à tout prendre j'aime mieux qu'on nous reproche de ressentir de l'amour que si l'on nous reprochoit d'être coupables du vice qu'il nous suppose, je dois prouver que nous sommes susceptibles d'amour, c'est là la seule passion qu'on ait à nous reprocher à cet âge.

Ecartons d'avance l'opinion, qu'il a proposée, que nous n'avons que des sens ou de l'orgueil, ou ce qui est la même

chose, que nous nous livrons à la jouissance seulement par tempérament, ou par le desir de complaire à ceux que nous voulons retenir sous notre empire, parce que ce crime n'est pas celui de l'âge dont je parle, conséquemment un crime du sexe, & qu'il n'est que celui de quelques individus, à moins que le Chevalier de Faucher ne veuille soutenir, qu'à cet âge là même tout le sexe est criminel ; ce qui seroit l'absurdité la plus palpable.

Ecartons aussi d'avance l'opinion, que je ne nie pas, qu'au moins dans l'amour nous satisfaisons nos sens, & que c'est un vice dont nous sommes toutes coupables : opinion qu'il chercheroit peut-être à proposer, parce que ce vice n'est pas encore absolument celui de l'âge dont je parle, conséquemment un vice du sexe, & qu'il n'est que celui de quelques individus.

Mais disons : quand nous sommes pri-

ſes d'amour (paſſion, crime ou vertu) nous le ſommes d'un amour vrai, d'un amour auſſi fort, auſſi relevé & auſſi noble que l'amour puiſſe être imaginé. Le premier exemple que j'ai cité, ſeroit, ſelon le Chevalier de Feucher, plus que ſuffiſant pour le prouver ; mais tâchons de le prouver par les réſultats de la nature : parce que, comme je l'ai déjà avancé, les exemples ne ſont pas des principes.

Si par rapport à l'amour, les réſultats de la nature ſont que l'être aimant, ſoit ému, frémiſſe, tremble, tranſiſſe au nom ſeul de l'être aimé, qu'il ſoit inquiet, mourant de plaiſir à ſa vue; qu'il ſoit ravi, enchanté à ſa voix ; que ſon ame ſe dilate, pour ainſi dire, & ſe raſſoit quand il parle ; qu'il ſoupire après lui, qu'il le ſuive partout, qu'il le cherche partout quand il en eſt éloigné ; qu'il le voie toujours comme il l'a vu dès le premier moment qu'il l'a aimé; qu'il le voie

au même lieu, ſous le même habit, avec la même figure, la même gaieté, la même vivacité, ou la même mélancolie quand il eſt éloigné ; qu'il ne s'occupe que de lui, qu'il en rêve ſans ceſſe, qu'il le demande ſans ceſſe de l'ame; que dans les jeux, dans les ris, il ſoit impatient, taciturne, inquiet ſi l'objet aimé ne les partage pas, qu'il y ſoit vif, inquiet, jaloux ſi l'objet aimé les partage ; qu'il le fixe, qu'il l'écoute, qu'il l'admire ſans ceſſe ; qu'il envie à tout autre les ris, les regards, les paroles que l'objet aimé leur adreſſe ; qu'il veuille que l'être aimé ne vive que pour lui, qu'il ne parle qu'à lui, qu'il ne rie qu'à lui, qu'il ne voie que lui ; qu'il confonde ſon ame, ſa vie dans l'ame, dans la vie de l'être aimé ; qu'il ne ſoit avec lui qu'un tout uni & diviſé : ſi ce ſont-là, ainſi que beaucoup d'autres détails, les réſultats de la nature, notre ſexe eſt ſuſceptible d'amour & d'amour le plus vrai & le plus

noble. Il reçoit toutes ces impreſſions, il vit de toutes ces ſortes de ſens, mais il les concentre, & ſa pudeur les lui fait renfermer bien attentivement.

Si le Chevalier de Feucher avoit déjà été en état de voir dans beaucoup de ſociétés beaucoup de jeunes perſonnes (je le crois encore bien jeune, & il s'eſt chargé trop jeune d'une bien mauvaiſe cauſe), s'il avoit pu ſaiſir toutes les nuances des affections de ces jeunes perſonnes, au nom, à l'approche, à la voix & à la vue de l'objet de leurs amours, il n'eût point avancé & prêté à Jean-Jacques Rouſſeau, un peu meilleur obſervateur que lui, un parodoxe auſſi abſurde que celui qu'il a avancé & qu'il lui a prêté.

Toutes les affections que je viens de décrire, & que j'ai appelées les réſultats de la nature, je les ai éprouvées dans cet âge où elles aſſiégent, où elles agitent, où elles emportent tous nos

ſens troublés & confondus; je les ai vues dans pluſieurs de mes jeunes compagnes, plus de cent mille perſonnes ont pu les ſaiſir dans leurs connoiſſances, dans leur parentes & dans leurs amies.

Combien il faut que le Chevalier de Feucher ſoit injuſte, ou foible d'inſtruction, ou grand déclamateur, pour avancer de pareils propoſitions, & pour les prêter à un grand homme afin de ſe donner du poids ! Mais c'eſt là une de ſes plus petites erreurs.

Je ne veux point faire ici un traité de la nature particuliere de la femme, je ne veux que montrer que toutes nos vertus ſe ſont toujours oppoſées & s'oppoſeront toujours à ce que ce ſoit nous qui corrompions les mœurs, & que ce ſont les hommes qui les ont corrompues. Je me hâte dans ma marche.

A vingt ans on nous marie, nos peres, plus que nos meres, décident que nous devons prendre tel ou tel

homme qu'ils nous donnent, dont, à ce qu'ils disent, ils connoissent la fortune, dont ils ont toujours été les amis (c'est-à-dire les connoissances), à qui ils savent des qualités, des vertus, & qui doivent nous convenir. Je dis nos peres, & l'illustre Richardson a prouvé avant moi que c'étoient nos peres, en faisant forcer Clarisse, par son pere, d'épouser l'odieux Royer Solmes. Rarement nos meres nous y contraignent, parce qu'ayant souvent été contraintes, elles connoissent tous les dangers, & tous les malheurs d'un mariage contracté sans penchant, d'un mariage forcé; elles appréhendent de nous voir exposées à un sort trop malheureux : de cette sorte la corruption, le mal qui se trouve dans les mariages est encore causé par les hommes.

Les hommes à qui nous sommes mariés sont très-rarement ceux qui nous conviennent par le caractere & par l'es-

prit. Nous leur sommes long-temps soumises, long temps fidelles : les opinions reçues nous maintiennent dans ce devoir ; elles nous y maintiendroient toujours, si des hommes, DES HOMMES, appercevant ce peu de rapport qu'il y a entre nos caracteres & ceux de nos maris, ne cherchoient à nous séduire, à nous corrompre ; oui, ne le cherchoient, parce que, quelque facilité qu'ils puissent croire qu'il y ait à nous corrompre, à cause de ce défaut de rapport, notre pudeur & les opinions reçues s'opposeront toujours à ce que ce soit nous qui le cherchions, si déjà nous ne sommes pas trop corrompues, trop perverties par les hommes.

Nous avons des enfans. Si nous sommes d'une constitution assez forte, nous les allaitons nous-mêmes, sinon, nous les confions à des seins étrangers. Ah ! quelle est notre joie quand nous voyons, quand nous touchons, quand nous pre-

nons nos enfans dans nos bras! comme nous les preſſons voluptueuſement, délicieuſement contre notre ſein! comme nous les careſſons! Soit que leurs peres ſoient jaloux de ces careſſes, ſoit qu'ils ne ſoient capables que de foibles ſentimens, ſoit qu'ils craignent de paroître trop tendres, trop ſenſibles, ſoit qu'ils ne ſoient pas aſſez tendres ni aſſez ſenſibles, ils les embraſſent ſans plaiſir, ſans peine, comme par ſimple politeſſe, & dans la crainte de déplaire à leurs meres. Je connois un ſeul pere qui embraſſe ſes enfans tendrement, & qui les aime comme il convient.

Nos enfans ſont-ils aſſez grands, c'eſt nous qui nous chargeons de leur premiere éducation. Les peres ont la bonté de s'en rapporter à nous là-deſſus: c'eſt, diſent-ils, une peine de moins. Combien, juſqu'à l'âge de ſept ans, nos enfans nous ont donné d'inquiétude! avec quelle attention allarmée nous avons

veillé ſur leurs pas ! combien de tranſes nous ont cauſé leurs moindres accidens ! Les peres étoient sûrs que nous nous en occupions ; ils nous en laiſſoient le ſoin.

Juſqu'à ce que nos enfans euſſent acquis ſept ans, il nous auroit été impoſſible de ſuivre aucune paſſion criminelle, de contracter aucuns vices, ni même aucuns défauts : notre amour pour eux occupoit aſſez tous nos ſens. Que le Chevalier de Feucher n'oublie pas que je ne parle point des femmes affreuſement corrompues, qui ne ſont pas en très-grand nombre, proportion gardée, & qui ne compoſent pas ſeules notre ſexe.

Nous voici arrivées à l'âge de trente ans ou environ. Nos enfans ſont dans les mains des Précepteurs, ou dans les Colleges, ou au Couvent. Eſt-il bon qu'ils y ſoient, même pour leur éducation ? Ne ſeroient-ils pas mieux élevés

ſous nos yeux ? Cette queſtion, qui demanderoit une très-longue diſſertation, ne peut pas ſe réſoudre ici : elle le peut d'autant moins, que la déciſion ne pourroit jamais être abſolue, tout le monde ne pouvant pas prendre les mêmes ſoins, parce que tout le monde n'a pas également de fortune. Seroit-il bon qu'ils reſtaſſent avec nous, qu'ils fuſſent élevés ſous nos yeux, à cauſe de nous? Il n'y a pas de doute que ce ne fût le mieux pour la continence des meres, pour celle des ſéducteurs, & pour la décence publique.

A trente ans nous ſommes plus maîtreſſes de nous-mêmes; nous ſommes plus ſeules; nos maris ſe plaiſent déjà moins avec nous, tant l'habitude a de force : ils ont moins de jalouſie; ils ſouffrent davantage que nous recevions de la Compagnie; ils en vont eux-mêmes chercher ailleurs; ils nous marquent peu d'ardeur, ſouvent même de

la satiété : nous en sommes réduites à recevoir des sociétés étrangeres, à accueillir ceux que nous eussions continuellement refusé de voir : nous avons les visites des jeunes gens, par la suite celle des hommes aimables : notre pudeur, que nos maris ont eu l'imprudence de ridiculiser, est moins forte : les opinions reçues, auxquelles nous croyons pouvoir échapper, nous effrayent moins : les exemples nous enhardissent : les hommes aimables redoublent de soins, d'égards, de prévenances ; ils nous font sentir une extrême différence entre nos maris & eux. Or, si nous sommes séduites, c'est la faute de ces hommes qui nous attaquent ; c'est la faute de nos maris, qui ne sont plus les mêmes à notre égard, qui nous abandonnent & nous laissent seules : la corruption de nos mœurs est donc la faute des hommes.

Le Chevalier de Feucher s'appercevra

vra que j'avoue ingénument nos torts : il eſt vrai que je les avoue avec les modifications que raiſonnablement je dois y apporter. Pour lui donner plus de droit de ſe targuer de mon aveu, je ne chercherai point à rehauſſer notre éclat par les qualités que nous faiſons briller, même à cet âge de nos foibleſſes, & que, ſelon l'ordre de la nature, nous ne pouvons faire briller qu'à cet âge. Je ne parlerai ni de notre enthouſiaſme pour l'héroïſme, que nous ſentons autant que les hommes, ni de notre amour pour la gloire, ni de notre généreux dévouement pour des maris à qui nous ſuppoſons plus de mérite qu'à nous, & dont nous croyons la vie plus utile que la nôtre : je ne citerai ni Conſtance Cezelly, de Montpellier, qui défendit Leucate, après la priſe de ſon mari, & qu'Henri IV fit Gouvernante de cette Place ; ni Marie Milet, qui ſauva Péronne ; ni Spapara, qui, lors de l'em-

brasement de Médine, se jetta dans les flammes pour sauver son fils ; ni l'Amante de Chémayé, qui lui donna un si bel exemple au siege de Falaise, sous Henri IV ; ni Marguerite Waldemar, Reine de Suede ; ni Awilde de Gothland, Princesse de Dannemarck ; ni Aria, ni Porcia, ni Sémiramis, dont toutes les belles actions sont connues ; ni enfin toutes les femmes qui se sont distinguées dans les arts, dans les sciences & dans les lettres : non, je laisserai au Chevalier de Feucher cette époque de nos foiblesses ; je la lui abandonnerai dégagée de toutes nos vertus, afin qu'il ait un terme certain pour placer nos défauts, qu'il puisse leur assigner un âge déterminé, & qu'il ne soit pas forcé, comme il a paru qu'il l'étoit, faute de bien nous connoître, de dire notre vie entiere infectée de crimes, & de transformer en défauts & en vices même, les petites actions, les petites foiblesses

inconſéquentes & indifférentes de notre enfance. S'il le veut, quoique je vienne de prouver qu'à cet âge la corruption de nos mœurs eſt la faute des hommes, je lui dirai qu'il eſt poſſible que ce ſoit l'exemple, le beſoin & l'occaſion qui nous corrompent; exemple, beſoin & occaſion qui n'exiſteroient pourtant pas ſans la faute des hommes.

A quarante-cinq ans (l'époque dont je viens de parler peut comprendre l'eſpace de quinze ans) la nature change, notre caractere avec notre maniere d'exiſter. Si nous avons acquis auparavant quelques connoiſſances dans les arts & dans les ſciences, nous les cultivons; elles ſeules rempliſſent tous nos goûts: ſi nous n'en avons acquiſes aucunes, nous nous livrons à la vie contemplative; la religion devient notre ſeule paſſion: libres de toutes les affections, de tous les liens qui nous attachoient à la ſociété, nous ne voyons plus que

le terme où nous devons aboutir tous.

Nos enfans ſont ſéparés de nous, & vivent rarement avec nous : ils auroient été les ſeuls liens qui nous auroient encore unis avec le monde; mais ils ont quitté notre compagnie en quittant notre maiſon, & ils nous laiſſent livrées à nous-mêmes. Quels pourroient être nos défauts, nos vices, nos paſſions, depuis cet âge juſqu'à la mort? Tous nos ſens ſont éteints. Si quelque étincelle ſe rallume, elle ne luit qu'un inſtant, & paſſe comme l'éclair. Seroit-ce un peu d'avarice? Je crois que les hommes n'ont pas droit de nous la reprocher. Aſſurément on ne verra pas une femme avare au degré où ſont les hommes.

Si, depuis trente ans juſqu'au moment de leur mort, qui ne les frappe guere qu'à quatre-vingt, les hommes ne nous crioient pas ſans ceſſe qu'il faut ſonger à conſerver, qu'on ne ſauroit prévoir tous les accidens, les ma-

ladies & les autres besoins : s'ils ne nous donnoient pas cet exemple odieux, peut-être n'y auroit-il pas une seule femme avare. Je suis d'autant plus portée à le croire, que le nombre des femmes avares est très-petit, & que celui des hommes avares est infini. Ce sont donc encore les hommes qui nous corrompent, & nous suggerent ce défaut, s'il est vrai que les hommes puissent reprocher l'avarice à quelques-unes de nous.

Mais ils ne le peuvent pas, parce que nous n'en sommes pas coupables. Que le Chevalier de Feucher, pour se convaincre de ce que je dis, se fasse ouvrir les registres des Paroisses où sont inscrites les personnes bienfaisantes, & il verra s'il y en a d'autres que les femmes. Les hommes sont durs, sont âpres, quand ils sont vieux : les femmes sont encore tendres & sensibles dans leur vieillesse ; elles ne peuvent voir des

malheureux ſans les ſervir, ſans les ſecourir de leur argent; les hommes, au contraire, ne diſtribuent plus rien, ſi ce n'eſt à des filles de débauches, auprès deſquelles ils vont encore traîner leurs corps chancelans & tous débilités.

Comment donc le Chevalier de Feucher a-t-il eu le front de dire que c'étoit à nous qu'étoit due la corruption des mœurs? Je ne puis le concevoir. Quand je ſonge qu'il l'a dit ſans le prouver, ſes argumens me paroiſſent mille fois plus mépriſables & plus ridicules. C'étoit bien la peine de ſe livrer à une déclamation auſſi forcenée, & de ſe débattre en Energumene!

A un âge où tous les membres de la ſociété humaine ſont animés, emportés par toutes les paſſions, nous le ſommes auſſi; mais nous ne le ſommes que par la faute des hommes: je l'ai prouvé dans les autres âges; très-peu de nous ſont coupables de tous les vices & de

toutes les paſſions des hommes; & celles qui le ſont, ne le ſont devenues que par la faute des hommes : je l'ai encore prouvé.

Tout examen bien mûrement fait, bien approfondi, nous ne ſommes coupables, dans les deux premiers & dans le quatrieme, que de petites fautes & de petites foibleſſes très-indifférentes en elles-mêmes, & qui ne peuvent mériter un reproche ſérieux : je l'ai auſſi prouvé. Je le répete, comment donc le Chevalier de Feucher a-t il eu le front de dire que c'étoit nous qui étions coupables de la corruption des mœurs? Je me creuſe la tête, & je ne puis l'imaginer.

Ce digne Chevalier, qui s'eſt acharné avec tant de fureur contre nous, qui a eu l'audace de vouloir nous montrer ſouillées de tous les crimes, qui s'eſt appliqué de toutes ſes forces à juſtifier toutes ſes aſſertions coupables, par cinq

ou ſix exemples de femmes couvertes de tout le mépris des deux ſexes, & qui, afin de faire mieux reſſortir ſes accuſations purement déclamatoires, n'a jamais eu la ſimple honnêteté de citer une ſeule de nos vertus, ni même d'en énoncer ; ce digne Chevalier penſeroit-il s'être fait une grande gloire, & avoir bien mérité des hommes eux-mêmes ? Penſeroit-il véritablement être digne de la couronne que, ſemblable aux grands génies qui ont brillé ſur la terre, il n'a pas craint de dire qu'on devroit lui décerner, pour avoir RÉPANDU DE NOUVELLES LUMIERES? Penſeroit-il ſeulement avoir ſoutenu une theſe qui ne tournât point à ſa honte ? Il eſt ſans doute aſſez vain ; mais, non, je ne crois pas, ni qu'il ſe ſoit fait une grande gloire, ni qu'il ait bien mérité des hommes, ni qu'il en obtienne la couronne qui eſt due au génie : tout ſon ſexe ne peut pas être auſſi injuſte & auſſi ridicule que lui.

P. S.

P. S. Eſt-il vrai que la chûte des arts ſoit une ſuite de la perte des mœurs, comme le Chevalier de Feucher, Gilbert & deux ou trois autres l'ont avancé? Pour décider cette queſtion, il faudroit, je crois, prouver auparavant que les mœurs ſont plus dépravées dans ce ſiecle que dans les ſiecles derniers, où les crimes de toute eſpece ſe commettoient avec un peu plus de hardieſſe qu'aujourd'hui.

Si l'on me conſultoit ſur cette queſtion; d'après l'examen que j'ai fait, que les plus vertueux de tous les hommes ſont les Artiſtes & les Gens de Lettres, parce qu'ils ſont continuellement animés de l'amour de leur art & de ſa gloire, je ne ferois point de difficulté de décider que c'eſt la nature ſeule qu'il faut accuſer, ſi les Auteurs ne ſont pas plus forts aujourd'hui: elle ne

les crée pas avec assez de capacité : il n'y en a pas un seul qui ne desirât composer avec un génie transcendant. C'est pourquoi je trouve toujours une extrême injustice dans les reproches que l'on fait à des Auteurs, de leur foiblesse.

FIN.